

Serres, Michel, (2016) *Hergé mon ami*. Bruxelles, Éditions Moulinsart/Paris, Éditions Le Pommier, 139 pp., ISBN 978-2-7465-1115-6.

Mots clés : Hergé; *Les Aventures de Tintin*; *L'Oreille cassée*; *Les Bijoux de la Castaflore*; *Tintin et les Picaros*; *Tintin au Tibet*.

Hergé mon ami est avant tout le livre d'une amitié, celle du philosophe Michel Serres et d'Hergé. C'est de cette amitié que découlent les études et portraits réunis par Michel Serres dans cet ouvrage, qui avait été édité une première fois en 2000 et qui, épuisé, reparait dans une nouvelle version revue et augmentée. Le nouveau recueil contient non seulement quatre études fondamentales de Michel Serres sur *Les Aventures de Tintin* : « L'Oreille cassée », « Rires : les bijoux distraits ou la cantatrice sauve », « Le picaresque aujourd'hui » et « La plus précieuse des raretés », mais également un certain nombre d'autres textes plus personnels et plus intimes sur son amitié avec Hergé.

Le premier article, « L'Oreille cassée » (pp. 39-56), s'intéresse à la thématique du faux et du vrai, de la duplication et du fétichisme, dans le sixième album d'Hergé. Michel Serres fait ainsi ressortir plusieurs questions que pose implicitement *L'Oreille cassée*. Quelle est la valeur de l'art, quand ce dernier peut être reproduit à l'infini, à l'exemple de la statue à l'oreille cassée ? On songe ici à *L'œuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique* de Walter Benjamin, avec lequel certains n'ont pas manqué de faire un rapprochement, mais également, à l'intérieur des *Aventures de Tintin*, au *Secret de la Licorne* et aux trois licornes identiques en ce qui concerne le thème de la duplication, dont on sait combien il est important dans l'œuvre d'Hergé, du point de vue des objets comme du point de vue des personnages. Quant au fétichisme, où se trouve ce dernier ? N'est-il pas finalement davantage chez les Occidentaux que chez les Indiens ? Comme le note Michel Serres :

(Q)ui donc soupçonner de fétichisme [...], sinon l'honnête Samuel Goldwood, collectionneur, sinon le peintre Balthazar qui garde précieusement statuette et perroquet, sinon les explorateurs qui ravissent la première auxdits sauvages, sinon gendarmes et voleurs qui courent après elle et les uns après les autres, sinon les visiteurs du musée aux cinq premières cases, [...] sinon les organisateurs de l'exposition, sinon le musée lui-même ? (p. 45).

Mais la force de *L'Oreille cassée* est peut-être, comme le suggère Michel Serres, de poser toutes ces questions sans les formuler explicitement, puisqu'il s'agit avant tout d'un récit ; récit finalement plus riche que les sciences humaines, puisque celui-ci contient déjà les résultats de celles-là, qui prétendent analyser les probléma-

tiques que le récit met en scène et ne font que paraphraser explicitement ce qu'il dit implicitement.

L'article qui suit, « Rires : les bijoux distraits ou la cantatrice sauve » (pp. 63-88), est probablement l'article le plus connu que Michel Serres ait consacré à Hergé, et avait attiré l'attention sur l'œuvre de ce dernier dès sa publication en 1970. Album où toute communication est impossible, où tout est brouillé, de l'émission à la réception, *Les Bijoux de la Castafiore* dit le langage qui ne dit plus rien et qui a perdu sa fonction première et primordiale : celle de relier les êtres entre eux. Comme le montre Michel Serres, les personnages sont ou des émetteurs qui n'écoutent pas, à l'instar de la Castafiore ou, pour d'autres raisons (sa surdité), de Tournesol, ou des récepteurs qui ne peuvent plus être émetteurs, comme le capitaine Haddock ou les Tziganes qui ne peuvent pas se défendre de ce dont on les accuse, ou émettent et reçoivent n'importe quoi, comme les journalistes de *Paris-Flash*, ou n'émettent ni ne reçoivent rien, comme les Dupondt qui bégaiant, font du bruit et commettent lapsus sur lapsus. La parole n'a plus rien d'humain. Dans ce bruit perpétuel, agressif et anxiogène, le seul refuge que l'on peut encore trouver est, avec Tintin, du côté du parc de Moulinsart, la nuit, auprès des Tziganes, à écouter, en retrait, les notes de la guitare de Matéo, poésie qui monte dans le silence retrouvé et dont Tintin dit sa nostalgie.

La troisième étude, « Le picaresque aujourd'hui » (pp. 93-106), se penche sur *Tintin et les Picaros*, le dernier album publié du vivant d'Hergé. Contrairement aux *Bijoux de la Castafiore* qui étaient un album sur le bruit, *Tintin et les Picaros* est avant tout un récit de la nutrition :

Ce qui était de la parole, aux *Bijoux de la Castafiore*, est ici de la nutrition. La communication se noyait dans le bruit, le dialogue engageait des sourds et muets ; maintenant, le plat est infect et la potion imbuvable, à rejeter, à vomir, à cracher. Le muet devient anorexique et le sourd un piètre invité (p. 94).

Aucun aliment ne peut plus être assimilé, aucune boisson ne peut plus être bue. *Tintin et les Picaros* est en outre un album sur la parasitologie, dans tous les sens du terme : le whisky est parasité par Tournesol, les Picaros vivent comme des parasites nourris au cœur de la jungle par une multinationale, etc. *Tintin et les Picaros* est, enfin, un album sur la répétition et la représentation : Alcazar duplique Tapioca, Peggy duplique la Castafiore, le panneau « Viva Alcazar » répète à la dernière image le panneau « Viva Tapioca », et une dictature en remplace une autre dans cet album où tout est faux, du complot au carnaval final, où tout est représentation indéfiniment réengendrée par un principe de répétition.

Le plus bel article de l'ouvrage est pour moi le dernier, « La plus précieuse des raretés » (pp. 111-127), émouvante et profonde analyse de *Tintin au Tibet*. Derrière le prétexte de son voyage, retrouver Tchang, Tintin, dans les neiges de l'Himalaya, fait la découverte de « la plus précieuse des raretés », et « *Tintin au Tibet* dit le plus limpide du monde la morale la plus forte et la plus profonde qui ait jamais été dite sous le ciel et pour les hommes : que l'abominable est bon et qu'il se conduit comme aucun civilisé ne le ferait, avec douceur et charité » (p. 116). Celui qui est réputé abominable, le yéti, se comporte humainement, comme le Samaritain. Et Michel Serres de continuer : l'homme vivait dans un paradis avec les animaux, il a expulsé les animaux vers les forêts et les montagnes ; les bêtes sauvages ne sont

devenues sauvages qu'après avoir été domestiques. L'homme a chassé et continue de chasser sous d'autres formes l'abominable, bêtes sauvages ou marginaux, sans voir que l'abominable c'est lui. Le yéti laissé seul pleure à son tour Tchang qui part. Et Michel Serres conclut : « Oui, tout le mal du monde vient de cette exclusion-là ; tout le malheur du monde coule avec les larmes qui nous viennent en même temps que celles que verse l'abominable, en ces instants déchirants où des hommes lamentables se demandent si le charitable a droit au titre d'homme ? Qui sait, disent-ils... » (p. 123). La morale de *Tintin au Tibet* est une morale vraie et pure, très simple et très forte. Et, comme l'écrit Michel Serres dans le texte « Lumière » (pp. 21-26) qui ouvre le recueil et dans lequel il évoque Hergé : « Tintin lui [à Hergé] ressemble mais surtout Foudre Bénie. Dans les hautes zones du Tibet se découvrent toutes les clefs du secret : la neige blanche, le moine en extase, l'ami perdu et l'abominable bon. Plus de méchants sacrifiés ni punis, l'atroce monde à défaites enfin aplani [...] » (p. 21).

Lorsque Michel Serres parle d'Hergé, son « ami de vieillesse », c'est toujours avec émotion et pudeur, comme il ressort de nombreux textes du recueil. Hergé était un homme simple, modeste, gai, bon, doux, qui « a dessiné la beauté du monde, le nombre des langues, des cultures, des habitudes » (p. 15) ; « (d)e nos bonnes rencontres d'Indiens, de Chinois et d'Arabes, il a guidé la première amitié », et « le monde et ces hommes apparus à notre porte, il nous les a présentés dans leur beauté joyeuse : arcs-en-ciel colorés, montagnes formidables, mystère des îles, générosité riante de chacun envers les autres » (p. 31).

Hergé a écrit une œuvre lumineuse. Et c'est une œuvre imprégnée de lumière que décrit Michel Serres, dans laquelle chacun relit et retrouve son enfance, inlassablement.

Samuel Bidaud
Université Palacký d'Olomouc, République tchèque
bidaudsamuel@gmail.com